

Le venin pédagogique

1. Protéger l'enfant ou se protéger de l'enfant ?

Notre société cherche à assurer la protection de l'enfant aussi bien que son développement physique et psychique. A ce titre, le rôle pédagogique de la famille est valorisé. Pourtant, il existe certaines pratiques éducatives qui, partant d'une bonne intention et mises en œuvre « pour le bien de l'enfant », lui sont néfastes. Désignées sous le nom de « pédagogie noire », elles transforment la victime en coupable, font de l'enfant un être fondamentalement mauvais qu'il faut corriger pour le rendre socialement acceptable. La pédagogie noire vise à protéger la société d'un enfant potentiellement dangereux, à l'investir d'un devoir de reproduction. Valorisée notamment par les régimes totalitaires, elle symbolise l'emprise du système sur la sphère familiale. La bienveillance cherche au contraire à protéger l'enfant de telles pratiques ; elle prend naissance dans l'intersubjectivité des relations parent(s)-enfant, autorise la mise en débat et le changement, en promouvant des valeurs démocratiques.

Au sein de la famille, jusqu'au début du XIXe siècle, le droit de « correction paternelle » légitimait toutes les formes de mauvais traitement, lorsque « l'autorité du père était bafouée, la paix familiale compromise ou que le père avait de graves sujets de mécontentement » (Gabel, 1996, p.20). Comme le père dans sa famille, la justice avait pour devoir d'éradiquer ce qui mettait en péril la santé publique. La maltraitance à l'égard des personnes, non désignée comme telle, était donc au service du bien : c'était paradoxalement une manifestation de bienveillance sociale. Les comportements éducatifs des parents n'étaient pas en ligne de mire : la famille était une entité au service de la société ; en dehors de ses murs, il n'existait pas de salut possible. Les mauvais traitements étaient donc appliqués en vertu d'une raison supérieure, qui légitimait les actions les plus répréhensibles et protégeaient les bourreaux de tout sentiment de culpabilité.

Nous assistons à un changement de paradigme : la société d'aujourd'hui cherche à protéger l'enfant en danger ; celle d'autrefois se protégeait de l'enfant dangereux (Gavarini et Petitot, 1998). Le passage d'un paradigme à l'autre ne s'accompagne pas de l'élimination complète du premier. La recherche actuellement en cours se fonde sur les reliquats, souvent inconscients, qui hantent certaines façons de faire ou de penser. Le titre de ma communication fait allusion à la présence insidieuse de certaines croyances et de certaines pratiques apprises, qui vont de soi, et qui, parce qu'elles ne sont pas mises en débat, constituent des dangers potentiels.

2. La pédagogie noire

La maltraitance infligée autrefois « pour le bien de l'enfant » s'inscrit dans le champ de la pédagogie noire, légitimée par la société et allant de soi. La pédagogie noire implique une vision holiste de la société, dans laquelle la personne n'est qu'un rouage au service d'une idéologie, où nulle place n'est accordée à la spécificité de l'individu. Aujourd'hui comme au temps passé, la pédagogie noire existe lorsque l'adulte détient un pouvoir absolu et légifère sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. Il se pose en autorité suprême et en garant de la loi. Son intention n'est pas de nuire, mais au contraire de sauver l'enfant.

La pédagogie noire ne laisse pas de trace apparente et dilue les frontières entre le bourreau et la victime. En effet, le parent corrige, dans un but apparemment louable, ce qu'il juge inopportun, déplacé ou pervers. Les comportements vexatoires des parents entravent l'évolution de l'enfant s'il n'a pas la possibilité de réagir d'une façon adéquate, notamment par la colère, à ces mauvais traitements. Dans ce contexte, l'enfant potentiellement dangereux devient inoffensif.

3. L'enquête sur la fessée

La fessée est un geste connoté de façons multiples. Il n'y a pas un seul discours « politiquement correct ». Assimilée à une agression impardonnable, moyen éducatif efficace ou débordement passager, les explications abondent, certaines légitimant le geste, d'autres l'accusant.

Le thème de la fessée a donc été choisi dans le cadre d'une enquête menée auprès d'étudiants de l'Université de Mons-Hainaut. Deux cohortes d'étudiants y ont participé, ce qui représente un total de 237 personnes. Un questionnaire de quarante-cinq items leur a été proposé, allant de l'interdiction la plus absolue de tout châtiment corporel aux clichés tels « Qui aime bien châtie bien ».

Globalement, les étudiants vivent dans une ambiance empreinte d'une philosophie généreuse, ouverte, respectueuse de la personne. S'ils ont parfois un vécu personnel inscrit dans la maltraitance, la plupart n'ont pas le souvenir d'avoir été frappés d'une façon injuste. L'enquête par questionnaire vise à cerner quel est le discours qu'ils portent sur la fessée en particulier et, d'une façon plus fine, sur l'image qu'ils se font de l'autorité.

L'enquête, quantitative, est étayée par des commentaires qui font l'objet d'une analyse de contenu. L'ensemble s'appuie sur la théorie du « carré dynamique » développée par J.C. Kaufmann (2001).

4. Support théorique : le carré dynamique

Dans le domaine éducatif, les gestes qui partent sans trop savoir pourquoi ne sont jamais banals. Il convient d'y porter toute son attention. La notion de stéréotype est importante : les plus anciens sont connus, ils privilégient la force dans le but, justement, de rendre fort. Les plus récents ont trait à la nécessité de communiquer, à la tolérance obligatoire. Ils peuvent, eux aussi, servir de support à la pédagogie noire.

Selon la théorie de Kaufmann (2001), la personne est soumise à quatre forces qui interagissent de façon plus ou moins dynamiques. **Le patrimoine d'habitudes** est le substrat, à la fois conscient et inconscient, sur lequel se fondent les tendances à agir de la personne, à partir duquel elle choisit ou subit la façon d'éduquer qui s'impose. Il s'inscrit dans la mouvance des concepts d'habitus et de surmoi. Les remarques du style « J'ai toujours fait comme ça » viennent de ce patrimoine d'habitudes et traduisent une action non analysée, sur laquelle il s'agit justement de porter la réflexion.

Le cadre de socialisation est l'instance, également consciente et inconsciente, qui structure notre développement : l'école, avec ses rites et ses non-dits, les groupements de personnes, comme les associations ou les églises, ou encore la publicité, qui cherche à atteindre notre

inconscient pour nous forcer à choisir des produits ou à adopter des comportements, malgré nous mais sous l'apparence de la liberté. Le cadre de socialisation peut renforcer le patrimoine d'habitudes dans une société fermée, où la tradition prévaut.

La réflexivité sociale est une activité consciente qui se nourrit de tout ce que la société actuelle fournit en matière d'information. La société actuelle, dite « pédagogique », a enlevé à l'école le monopole de l'éducation. Un enseignement est dispensé par les revues, les émissions de télévision, les films, les articles de presse, les publications scientifiques et les ouvrages de vulgarisation. Le parent est bombardé d'informations diverses, qui l'aident ou le déconcertent.

La réflexivité individuelle consiste en la capacité de chacun à réfléchir sur ses pratiques, d'une façon consciente. La mise en débat est autorisée. La personne se voit agir et s'interroge sur elle-même.

Selon Kaufmann, une personne âgée, aux habitudes immuables et dont la capacité à vouloir ou à supporter le changement est de plus en plus restreinte, présente un fonctionnement de moins en moins dynamique. Ce type de raisonnement s'applique également à certains milieux sociaux, pour qui la cristallisation autour de certaines valeurs ou de quelques comportements tient lieu de carapace, de protection. Dans le cas de la pédagogie noire, la dynamique n'opère pas. Dans le chef de personnes même très jeunes, il peut subsister des « plaques » de non-dit, des conceptions rigides qui vont tellement de soi qu'elles n'offrent aucune prise au doute.

5. La fessée, un événement ?

Dans deux contextes différents, le châtiment corporel peut s'inscrire au fer rouge dans la mémoire d'un enfant ou, au contraire, disparaître sans laisser de trace. Dans le premier cas, il s'accompagne d'une violence psychologique qui déprécie l'enfant et la relation de l'enfant à sa famille. Il signifie qu'on ne l'aime plus, qu'il ne vaut rien, ce qui est bien plus cruel qu'une fessée. Selon l'histoire, le châtiment fait événement ou non, affecte le monde intime de la personne ou glisse sans bruit. Boris Cyrulnik (2003) s'interroge sur l'émergence d'une violence traumatisante et son inscription dans la mémoire. Un événement mineur s'amplifie d'une façon démesurée et se répète douloureusement des années plus tard, ou au contraire, blesse la personne au moment où cela arrive puis s'évanouit. « *Il n'y a donc pas d'événement en soi puisqu'un morceau de réel peut prendre une valeur saillante dans un contexte et banale dans l'autre* » (p.24). « *On ne peut parler de traumatisme que s'il y a eu agonie psychique* » (p.59).

Intuitivement, mais également à partir d'une première lecture rapide des commentaires écrits par les étudiants, le fait de « faire événement » ou pas m'a semblé pertinent dans l'analyse des résultats. L'analyse factorielle a mis en relief différentes pistes, première ébauche d'analyse susceptible de changer dans la suite de la recherche :

- **l'inscription de la fessée dans le cadre légal, ou son maintien dans celui de la famille, lieu privé.** Les deux items relatifs au facteur 1 sont les suivants : *En Suède, une loi interdit la fessée et c'est ce qu'il faudrait faire partout* et *L'enfant qui désobéit trop souvent mérite des fessées*. C'est la notion de « mérite » qui, opposée à celle de « loi », a focalisé mon attention.

- **la visibilité ou non de la sentence.** Les deux items relatifs au facteur 2 sont les suivants : *L'usage de la fessée existe surtout dans les familles confrontées à de gros problèmes* et *La meilleure autorité est celle qui passe inaperçue*. Au stade actuel de notre analyse, je me centre sur la présence de deux termes, « gros » et « inaperçu », indicatifs selon moi de « ce qui se voit » et de « ce qui ne se voit pas ». **la situation maîtrisée ou soumise à la pulsion.** Les deux items relatifs au facteur 3 sont les suivants : *Il faut qu'un simple regard du parent fasse comprendre à l'enfant qu'il y a des choses qui ne se font pas* et *Frapper son enfant est plus fort que soi, on ne peut pas lutter*. L'importance de la maîtrise s'accompagne d'un constat sur l'efficacité ou non d'un comportement. Quatre groupes d'étudiants ont été relevés. Le premier groupe est celui des **efficaces** (37,5%). Ils privilégient la préparation à leur métier de parent, et l'adoption de comportements efficaces. La fessée est jugée non pas comme un châtiment injuste, mais comme un geste inutile.

Le deuxième groupe est celui des **sensibles** (25,9%). Ils sont sensibles à la souffrance du plus faible, à l'humiliation qu'il peut ressentir.

Le troisième groupe rassemble les partisans d'une méthode éducative musclée. Je les ai appelés les **traditionnels** (20,5%). Ils ont choisi les items qui légitiment l'usage de la fessée, même s'ils ne la préconisent pas d'une façon péremptoire.

Le quatrième groupe est celui des **opportunistes** (16%). Ils ne sont pas pour la fessée, mais reconnaissent que son usage est possible, selon les circonstances.

6. Est-il possible de débusquer la pédagogie noire ?

Dans le cadre de cette enquête, j'essaie de mesurer l'importance de phrases comme *La meilleure autorité est celle qui passe inaperçue*. Cet item, plébiscité par les étudiants, est lourd de signification. Il pose la question de la nature de l'autorité dite naturelle, celle qui s'impose sans lever la voix, rien que par la force de sa présence. Une telle phrase peut s'inscrire dans la mouvance de la pédagogie noire, mêmes si les phrases les plus généreuses l'accompagnent également. Quelle conclusion pratique pouvons-nous en tirer ? Il s'agirait de rendre les personnes attentives aux croyances qu'elles véhiculent sans le savoir. Le feed-back aux étudiants est à cet égard essentiel. Il permettra de valider les résultats dans une démarche d'herméneutique collective.

Ouvrages cités

- Cyrulnik, B. (2003). *Le murmure des fantômes*, Paris : Odile Jacob.
- Gabel, M., Lebovici S. et Mazet P. (dir.). (1996). *Maltraitance psychologique*. Paris : Fleurus.
- L. Gavarini et F. Petitot (1998), *La fabrique de l'enfant maltraité. Un nouveau regard sur l'enfant et la famille*, Ramonville St-Agne : Erès.
- Kaufmann, J.-C. (2001). *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan.